Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 19 (1951)
Heft: 12

Artikel: Epithalame : conte de noël vécu
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570582

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EPITHALAME

(Conte de Noël vécu)

A toutes les âmes sensibles
qui attendent et espèrent.

Mon cher Bichon, je veux tenter une gageure: celle de vous demander, à vous, notre collaborateur le plus naturiste, donc le plus naturel, à l'enfant terrible du CERCLE, d'écrire pour le numéro de décembre un petit conte de Noël bien dans la note du genre, quelque chose d'émouvant et de touchant, avec un brin de poésie, un amalgame de vérité et de rêverie dans la proportion de un pour dix; vous voyez ce que j'entends? Il faut que nos abonnés des deux genres, les sentimentaux et les réalistes, les sages et les folles de l'éternelle parabole des vierges, y trouvent chacun réponse à leur Idéal particulier. Et c'est avec l'espoir de vous voir résoudre cette équation à plusieurs inconnues, que je vous salue bien amicalement. *C. W., rédacteur.*

«La Cérémonie de bénédiction des anneaux, à laquelle nous vous prions de nous faire l'honneur d'assister, aura lieu le 24 au soir, veille de Noël, à Belle-Fontaine» . . , disait, entre autres, la carte d'invitation trouvée dans mon courrier — une carte bristol de grand luxe, digne de la fortune du futur époux, le banquier Edmond F. . . , un ancien ami à moi, ou plus exactement un condisciple de notre studieuse adolescence. Un bien bel homme encore, ce cher Edmond, resté jeune et svelte à près de 40 ans, au point de réveiller en moi, à la seule évocation de son nom, l'admiration sensuelle que je lui vouais en secret, jadis, alors que mon coeur tout neuf, plus sensible à la beauté mâle qu'aux pâles attraits du sexe contraire, s'éveillait sournoisement à l'amour, sans préoccupation de ce qui est normal et de ce qui ne le serait soi-disant pas. Bien qu'il fut mon cadet, nous avions été très liés dans le temps — au collège, à la section scoute «le Faucon Noir», au club de sports. Puis la vie nous avait séparés. Lui, faisait une brillante carrière dans la finance et les affaires; moi, j'allais croupir paresseusement dans les oubliettes d'un bureau d'Etat. Il est maintenant Directeur d'un grand établissement national de crédit, puissant manitou dans de nombreux conseils d'administration et châtelain très XVIIIe siècle. A l'encontre de ce qui est souvent le cas, Edmond mérite d'occuper sa situation dominante, étant donné son intelligence, son savoir-faire et le rayonnement de sa forte personnalité. Il est resté célibataire — «pour ne pas handicaper ses efforts de réussite», dit-on pudiquement dans le monde. Mais moi, je sais bien que, physiologiquement parlant, la femme le laisse indifférent. «Le laissait indifférent», dois-je dire, à présent qu'il va nous prouver le contraire et convoler en justes noces. Ayant mâté la destinée, sans doute veut-il maintenant mâter l'amour, «son» amour, «sa» préférence sexuelle. Il tente, grâce au mariage, de s'engager dans l'aride chemin des relations officiellement et bourgeoisement normales. Songe-t-il à tâter de la politique? à devenir député? conseiller? en dépit du fil qu'il traîne à la patte? Je crois avoir deviné juste: aspirant à plus de puissance et d'honneurs encore, et mettant tous les atouts dans son jeu, Edmond rompt avec le passé et intercale une femme entre-deux. Orgueil, orgueil!

C'est gentil à lui de m'inviter à ses noces, d'autant plus gentil et . . courageux, que mes moeurs spéciales ne sont pas un mystère en ville, et donc une raison majeure de m'éviter comme la peste, par crainte de se compromettre. Le souvenir de notre ancienne amitié aura été, pour lui, de plus de poids que l'affreuse peur du qu'en-dira-t-on? Ne vous avais-je pas dit que mon ami est un homme, un vrai? Je me demande quelle peut bien être la personne qui va partager sa vie . . . et parfois sa couche? D'après le nom sur l'invitation (que je lis et relis pour la vingtième fois), la future Madame F . . . n'est assurément pas du pays, et se prénomme Zouky — vocable qui n'a rien de suisse. Mais j'y pense: durant ses dernières vacances, Edmond m'a envoyé une carte d'Autriche. Serait-ce les enchantements conjugués du bleu Danube et de la Forêt viennoise qui ont fait perdre la tête (pourtant solide) à l'un des nôtres (pourtant vingt-quatre carats)? On dit les Autrichiennes capiteuses plus que fortunées, et particulièrement attrayantes sous le voile blanc des mariées. Je «la» vois donc infiniment jeune et jolie — si le fiancé fut charmé par cela même qui le charmait chez ses petits amis d'antan. S'il s'agissait d'un autre qu'Edmond, je m'inquièterais de cette union d'un quadragénaire avec un tendron à la fleur de l'âge; les vierges ont parfois de ces appétits . . .! Je crois cependant (je crois, dans le sens de credo) que le mari sera de force . . . et de taille . . . J'ai déjà dit qu'il est beau; ce n'est pas assez dire: il est très beau, très grand, solidement bâti, resplendissant de santé, la tête fine et soignée, avec des tempes légèrement argentées, du plus bel effet dans le noir des cheveux; la voix calme aux modulations profondes, le regard qui en impose par sa fermeté tempérée de douceur; un mâle cent pour cent. Dans son château de banlieue, servi par quelques domestiques dévoués, parce que bien payés et traités, il menait jusqu'à présent une existence agréable et solitaire — officiellement solitaire. Puisse, la jeune Zouky, avoir un même caractère heureux et fidèle; et alors nul doute le Bonheur, oiseau migrateur par excellence, n'aille faire son nid chez eux.

Le 24 au soir, j'arrivai tôt à Belle-Fontaine, curieux d'en apprendre davantage sur le mariage aux bougies de notre hôte, curieux surtout de voir, l'un des premiers, le mystérieux objet de sa flamme — assurément un objet rare, pour qu'il fût parvenu, par son seul charme personnel, à fixer le choix et le sort du maître de céans. Mais quelle drôle d'idée de se marier un soir de Noël, de cumuler les deux fêtes? Est-ce pour sanctifier l'une par l'autre? parce que les lumières du sapin créent l'ambiance propice à une heureuse union? parce que dans nos cantons il est de mode de se fiancer à Noël — et pourquoi pas aussi de se marier? En entrant dans le grand salon, je vis qu'on en avait modifié l'ordonnance habituelle, et cela si habilement, qu'on se serait cru dans une nef. Chaises et canapés s'alignaient sur les côtées, ouvrant une large avenue centrale, que les vives couleurs des tapis d'Orient fleurissaient de chatoyantes guirlandes. Au fond brillait un arbre, dont les étoiles de verre filé et les rameaux ouatés dominaient les deux fauteuils de circonstance et les épais coussins d'agenouillement. Bien que profane (j'entends laïc), le lieu en imposait par ses dimensions et sa hauteur quasi gothiques, par ses tapisseries à personnages qui déroulaient sur les murailles de vastes horizons mythologiques. Les invités, impressionnés en dépit d'eux-mêmes par ce décorum, avaient des visages réservés et parlaient à mi-voix. Ils étaient un peu

moins nombreux que je n'avais pensé (étant donné le buffet royal qui nous attendait) et pour la plupart inconnus de moi. Mais, chose curieuse: ceux de ma connaissance, tant hommes que femmes, étaient tous des «nôtres». Il semblait qu'on eût préféré ceux de «notre» bord, à l'habituelle cohue anonyme; on se serait dit à une fête de «famille». Des hommes en smoking cintré, frisés et discrètement parfumés; des femmes en tailleur droit et souliers plats, coiffées à la garçonne; le monde à l'envers, dans une atmosphère plus artificielle que recueillie, je l'avoue. Mon ami épousait-il une fillette de Lesbos? Ce ne serait pas le premier. Encore un instant de patience, et je serais enfin au clair; car justement la grande porte s'ouvrait à deux battants.

Edmond parut seul, élégant et très à l'aise, pâle mais souriant, bien pris dans son habit et grandi, semblait-il, de sa solitude. Traversant le salon d'un bout à l'autre et s'inclinant presque imperceptiblement au passage, il fut s'asseoir dans l'un des fauteuils réservés. Un personnage tout de noir vêtu, col blanc uni et lorgnon démodé, qui avait accueilli les invités au nom du maître de maison, et vint ensuite se planter près de lui, était à n'en pas douter un ecclésiastique ami — l'ecclésiastique classique, à moitié chauve, la face glabre, le maintien volontairement modeste et compassé, l'attitude solennelle et inspirée — bien qu'il eût regardé une seconde de trop un petit groom qui passait. L'oeil perdu dans le vague, les deux hommes attendaient . . .?! On s'interrogeait du regard entre voisins, ne sachant trop qu'imaginer . . ., quand j'entrevis par hasard une portière du fond se soulever discrètement et livrer passage à un jeune ange de beauté, rapide à se glisser furtivement jusqu'au second siège d'apparat. Un ange aux cheveux bouclés, si abondants qu'ils faisaient balcon sur son front et le coiffaient au naturel, en guise de fleurs d'oranger, d'une couronne d'or flamboyant. Moins grand qu'Edmond d'une tête, bien qu'ayant de hauts talons, c'était la plus adorable poupée d'amour que j'eusse jamais vue: pas un seul bijou, sauf l'éclat de sa grâce juvénile d'enfant de la steppe, aux yeux ardents. Egalement bien moulé dans sa jaquette noire, aussi fin de taille qu'une femme, Zouky (un Viennois? un Bohémien? un Slave? je ne sais) se blottit dans son fauteuil comme une bergeronnette au nid. On voyait qu'il était ému, très ému, bien que rose de plaisir. Edmond lui prit la main et la garda dans sa main qui calme et protège. Le tableau était charmant de ces deux amis, de ces deux amants qui allaient prononcer le oui sacramentel, se lier à jamais d'un lien d'autant plus solide qu'il était religieux seulement. Mais oui, pourquoi ne pas se «marier» nous aussi, quand nous nous aimons vraiment et aspirons à une vie de famille régulière et tranquille? Ce qui manque à nos unions libres, pour leur donner le sérieux d'un engagement réfléchi et décisif, c'est la bénédiction, la simple bénédiction d'un révérend, d'un religieux, d'un sympathisant voué au service du Ciel. Et sans rien vouloir copier ou singer d'administratif, ni faire la nique aux officiers d'état-civil, j'ose prétendre qu'une cérémonie à «notre» usage particulier (dont le rite reste à fixer) n'a rien d'inadmissible et moins encore de sacrilège. Pas besoin que la Loi s'en mêle, pourvu qu'elle tolère, qu'elle ignore même. Edmond partageait mon opinion, lui qui mettait courageusement en pratique ce dont je ne faisais que rêver. Il est vrai que lui est millionnaire . . . et moi fonctionnaire.

Après un court intermède musical de bon accueil, à l'apparition du gracieux jeune homme, l'évangeliste sortit de l'ombre, dit quelques simples mots de bienvenue aux invités et annonça officiellement le mariage du banquier F . . . et de son petit ami Zouky, précédemment boy dans une baraque du Prater — mariage dont la célébration suivrait le fête chrétienne, source d'envol divin. Joignant ensuite les mains, il pria avec ferveur, lut l'Evangile de la naissance du Sauveur et dit l'office de Noël, comme s'il eût été dans sa chapelle. Puis insensiblement, à mots feutrés, il en vint à l'autre aspect de la double cérémonie. «Jour favorable, dit-il jour de bon augure à quiconque fait de cette date heureuse, la date d'un évènement personnel capital, dans un esprit religieux, bien entendu.» Il Il dit encore: «Jésus est le Frère compréhensif de tous les hommes sans exception, et Dieu, le Père magnanime de tous les hommes sans exception.» Il ajouta: «Enclins à beaucoup de foi et de croyance, de par le complexe d'infériorité dont nous souffrons tous un peu, nous sommes sensibles autant que les femmes à la pompe des manifestations d'églises; la privation d'un sacrement nous affecte infiniment.» Ouvrant alors le second Livre de Samuel, verset 26: « . . tu faisais tout mon plaisir; l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui des femmes.» L'amour que j'avais pour toi, Jonathan, moi, David . . . ! «Notre» amour date de la Création: peut-être est-il né avant son frère de lait, du temps que s'aimaient Abel et Caïn. Mais sa compréhension, son admission par le commun des mortels sont relativement récentes, et la solution du problème qu'il pose n'avance que lentement. «Nous» avons eu nos martyrs; nous avons actuellement nos pionniers, qui, faisant front à la bêtise des moqueurs et des sots, osent s'organiser comme si rien d'anormal n'était, se lier d'amitié avec un être de même sexe, de même éthique amoureuse, partager son existence, l'épouser en un mot, c'est-à-dire prendre envers lui des engagements précis et formels. Le mariage n'est pas qu'une question sexuelle; il est également l'association de deux natures qui se complètent harmonieusement, de deux coeurs qui s'appellent, de deux intérêts qui s'accordent (pourquoi ne pas le reconnaître franchement?), de deux intérêts idéaux qui concordent parfaitement. Le mariage est une école de confiance, de fidélité, de serviabilité, de propreté morale et d'assurance réciproque. En effet, la maladie, l'adversité, la blanche vieilliesse, tout le cortège des maux humains peuvent venir et s'abattre sur l'un d'entre nous: celui-ci n'est pas seul; un ami est là qui, se souvenant des années de vie commune, de dévouement et de soins journaliers, de bonheur à deux, se souvenant surtout du serment de «mariage», n'abandonne pas le «conjoint», mais au contraire le soutient, le protège et l'entoure jusqu'au dernier soupir, tendrement, en «époux» reconnaissant, en «épouse» dévouée. Si nos unions ne connaissent pas de rejetons, nombre d'unions dites normales restent également stériles, et cela, pour de moins bonnes raisons que les nôtres. Que n'a-t-on pas dit, écrit sur « notre » amour — qu'on désigne comme un crime envers la nature, une dégénérescence physique et morale consécutive à une éducation défectueuse ou des exemples pernicieux, qui serait en horreur à Dieu et nous vaudrait, au Jugement Dernier, une damnation éternelle. Est-on bien sûr et certain qu'il en soit vraiment ainsi? J'en doute tellement, pour ma part, que mes «moeurs spé-

ciales» ne me pèsent moralement pas, ne m'ont jamais pesé, et que je ne désire aucunement changer de camp et devenir «normal». D'honnêtes gens parmi les normaux, bons observateurs par-dessus le marché, après avoir remarqué, non sans terreur, que nous «grouillions» littéralement dans tous les milieux — les respectables, les dirigeants, les aristocrates, les royaux, les religieux (confitèor — j'avoue), les savants, les politiques, les bourgeois, les ouvriers, et tous les autres, ont fini par comprendre que notre anomalie n'est pas un mal au sens du mot, mais un état physique (voulu ou non par un Créateur soucieux d'une sorte de malthusianisme instinctif) découlant des mille fantaisies de la nature. Revenant à l'Enfant Jésus, le chapelain nous assura qu'Il est l'Ami de tous les hommes, de «nous» aussi. Lui qui a si vigoureusement tempêté contre les méchants et les mauvais de son temps, n'a pas touché mot de «nous», preuve qu'Il n'a rien à nous reprocher. Créés dès notre premier jour tels que nous nous révélons dans la suite, avec «notre» amour chevillé au coeur, il est normal (pour nous) que nous offrions cet amour à quiconque le comprend et le partage; il est normal que nous désirions donner à cet amour une solide et durable armature; et quelle meilleure armature que celle du mariage? Le mariage n'est pas d'essence divine; mais de toutes les institutions humaines, il est la plus heureuse. Et considérant qu'une union, qui engendre l'ordre et la propreté, la régularité et l'amitié, est agréable à Dieu, un ecclésiastique chaste de coeur (et chaste de moeurs dans la mesure du possible), n'enfreint pas ses devoirs en s'arrogeant le droit d'appeler la bénédiction du Très-Haut sur l'hyménée de deux amis.

L'officiant, se redressant de toute sa hauteur d'homme sûr de lui, et après avoir posé les questions rituelles et reçu, en réponse, deux «oui» convincus, bénit les anneaux symboliques, les tendit sur un plateau à l'époux, et imposa les mains à l'heureux couple agenouillé, qu'il déclara uni devant Dieu et devant «nous» tous. L'harmonium jouait triomphalement: «Voici Noël . . . Paix entre tous les hommes de bonne volonté . . .» Edmond mit l'alliance la plus petite au doigt de Zouky et la plus grande à son doigt. Puis se penchant un peu, il baisa chastement les paupières closes de son ami et bu de grosse larmes qui en coulaient doucement. J'étais tremblant d'émotion; toute l'assistance paraissait impressionnée et remuée. Ce mariage formel entre personnes de même sexe (le premier du genre, à ma connaissance), m'émouvait au plus haut point. Il était le couronnement, sur d'autres têtes, d'un espoir que j'avais caressé pour moi toute la vie. Deux amis réalisaient mon idée, en cette mystérieuse nuit de Noël, pour bien marquer le sérieux de l'acte accompli. De toute man âme assoiffée de vérité, je leur adressais mes voeux les meilleurs. Je sanglotais comme une Madeleine, tandis qu'au milieu de nous passaient les époux, indifférents et seuls au monde, déjà tout à leur bonheur futur, à leur voyage de noce à Venise — l'un très grand, très fort et protecteur, l'autre plus menu et tellement épris, qu'il marchait à l'aveuglette, pelotonné dans les bras de son ami, le regard levé vers lui, souriant, confiant et soumis. Un orchestre jouait à pleines cordes la Marche Nuptiale de Mendelssohn; on applaudissait et se congratulait et se félicitait des deux mains; les maîtres d'hôtel apportaient des plateaux de vin de champagne et un jeune barman agitait déjà frénétiquement ses mélangeurs à cocktails; l'arbre de Noël lançait mille feux d'allégresse, que multipliaient

les glaces des fenêtres; un valet de chambre fit choir la lourde tenture de velours sur les talons de nos tourtereaux, pressés d'être enfin seuls; et moi, perdu dans mes pensées, je me disais que «notre» amour n'est pas si laid que d'aucuns le prétendent, si même il n'est pas le plus beau, le plus pur, j'entends le plus dépouillé de contingences étrangères à sa perfection.

*

Cher Monsieur Welti, l'ai-je bien résolue, votre fameuse équation? Nos lecteurs ne seront-ils pas trop déçus? Je l'espère, sans en être certain. Ecrire sur commande est difficile, quand on manque autant que moi d'imagination. Heureusement que ma collection de souvenirs aimables est assez riche pour suppléer à ma pénurie d'idées. J'ai traité un problème qui tracasse nombre des nôtres, jeunes et vieux, comme il tracasse aussi les filles, entre 20 et 60 ans. La solution, en ce qui nous concerne, ne demande qu'un peu de courage moral vis-à-vis des «normaux» et de confiance envers l'ami — nos chances de nous caser étant grandes. A ceux qui veulent imiter Edmond et Zouky, je conseille de donner à la cérémonie le cadre Noël (ou de toute autre solennité religieuse), pour mille raisons, mais surtout pour celles d'ambiance, d'émoi, de communion fraternelle. Noël, fête de l'amour divin; le mariage, fête de l'amour humain; la parenté est incontestable, et je la crois d'heureux présage pour les fiancés. Bon Noël à tous nos abonnés et à vous aussi, cher Monsieur Welti, avec mes amicales salutations.

Bichon.

Panaït Istrati

Poète de l'Amité

par Daniel

Panaît Istrati est le type même du vagabond. D'origine roumaine, né à Braïla, sur le Danube, il quitte la maison à l'âge de 12 ans. Alors commence pour lui une existence mouvementée. Il exerce tous les métiers et, ivre d'horizons et de ciels toujours neufs, il parcourt l'Italie, la Grèce, la Turquie, le Liban, la Syrie, l'Egypte, le plus souvent sans un sou en poche, contraint de se cacher au fond d'un bateau. Infatigable, il va, traverse et visite des villes, des contrées, des pays, étudie les gens, les choses, car rien ne le laisse indifférent. Il amasse ainsi une moisson de souvenirs, d'impressions diverses, pages gaies, tristes, cruelles ou tendres, qui constituent une aventure extraordinaire.

En 1916, nous le trouvons en Suisse, dans un sanatorium où, gravement malade, il est obligé de se soigner. Il y fait la connaissance de l'écrivain Josué Jéhouda, avec lequel il se lie d'amitié. Jéhouda lui parle de la culture occidentale et surtout de Romain Rolland, dont les livres enchantent notre vagabond. Rétabli, Panaït reprend son chemin. En 1921, désespéré, ravagé par un mal qui se révèle incurable, à Nice, sur la Promenade des Anglais, il tente de se suicider. Mais la mort se refuse. A la suite de cet accident, il entre en relation avec Romain Rol-